L'ORIENT ANCIEN ET NOUS

Bibliothèque Albin Michel
Idées

JEAN BOTTÉRO
CLARISSE HERRENSCHMIDT
JEAN-PIERRE VERNANT

L'Orient ancien et nous

L'écriture, la raison, les dieux

Albin Michel

Collection « La Chaire de l'IMA »
de l'Institut du Monde Arabe
dirigée par François Zabbal

© Éditions Albin Michel S.A., 1996
22, rue Huyghens, 75014 Paris

ISBN 2-226-08729-X
ISSN 1158-4572

Avant-propos

PAR FRANÇOIS ZABBAL

Cet ouvrage porte sur l'héritage mésopotamien ; plus précisément, sur trois des inventions majeures de la société née, au IV^e^ millénaire avant notre ère, de la rencontre entre Sumériens et Akkadiens sur le sol de l'Iraq actuel. L'écriture y est étudiée dans ses relations avec les formes de pensée et de religiosité qu'elle induit, dès son apparition et lors de son adoption par d'autres peuples : les Sémites de Syrie qui la font évoluer vers l'alphabet, et les Grecs qui la portent à son perfectionnement en y ajoutant les voyelles. Au terme d'une longue évolution, ce sont la raison — ou les raisons, selon l'expression de Jean-Pierre Vernant — et les religions universelles qui se révèlent tributaires de l'écrit, susceptibles de fonder des normes généralisables et décontextualisées [1].

Au rebours d'une quête des origines, qui privilégierait les processus de transmission, il est question ici des configurations historiques particulières de ces trois inventions dans quelques-unes des cultures qui les ont recueillies, adoptées ou transformées, chacune exploitant à sa manière, en fonction de ses conditions matérielles, sociales et culturelles, un legs commun. On ne trouvera donc pas ici les étapes d'une

1. Cf. Jack Goody, *La Logique de l'écriture. Aux origines des sociétés humaines*, Armand Colin, 1986, p. 24.

évolution qui serait couronnée par la raison grecque et le monothéisme juif. Car, si la preuve a été progressivement apportée de la paternité mésopotamienne de la civilisation, tout au moins dans la partie occidentale du Vieux Monde, ses ramifications, nombreuses et vivaces, n'ont pas toutes versé dans un courant unique qui en aurait recueilli la substance et rejeté les scories. Celles-là n'ont cessé, au contraire, de se transformer, croître ou fusionner en de nouvelles symbioses. Ainsi les idées mésopotamiennes ont-elles diffusé, à l'égal des produits et des techniques, tout à la fois vers l'est, dans les territoires perses, et vers l'ouest, en direction de la Syrie et, au-delà, de la Grèce. Adoptées et modifiées par les cultures achéménide, araméenne, israélite et grecque, tantôt elles subiront des mutations plus ou moins radicales, tantôt elles demeureront en l'état, pour réapparaître çà et là en courants de pensée, mythes ou croyances.

Que les deux entités artificiellement baptisées « Orient » et « Occident » en aient hérité ne signifie nullement que deux seuls grands rameaux seraient surgis de la même civilisation née, il y a près de six mille ans, en Mésopotamie, et auraient poursuivi, en solitaires, leur chemin. Comme toujours en histoire, la question des origines et des filiations réserve des surprises à qui veut bien se déprendre d'une vision idéologique de l'identité culturelle. Derrière l'Occident, on découvrirait ainsi nombre d'héritages islamiques. Quant à l'Islam, à quoi l'on veut réduire l'Orient, ne cèle-t-il pas en lui-même bien des tensions entre son Orient et son Occident, sans compter qu'il a eu à connaître, à l'extérieur, de vénérables « Orients » : l'Inde et la Chine ? Voudrait-on, à tout prix, dégager l'essence des civilisations et dater les grandes bifurcations de leur histoire, en s'appuyant sur les peuples, les cultures et les empires, que divergences et antagonismes se déroberaient, pour peu que l'on prête attention à la circulation des idées, des techniques, des institutions. Chercherait-on, au contraire, à isoler les éléments constitutifs de « l'Occident » depuis la plus lointaine Antiquité, et en reconstituer les voies de transmission jusqu'à l'orée des Temps modernes,

que l'on se heurterait, pour chaque époque, à des formes composites, impures, résultant d'élaborations nouvelles.

À considérer les héritiers directs de la Mésopotamie, ils paraissent, au long de son histoire plurimillénaire, bien nombreux et divers. Et, pour autant que la documentation lacunaire le révèle, les échanges et les croisements se montrent incessants entre cultures différentes. Si la présence de Sémites ne se dément pas dans tout le Croissant fertile, des populations indo-européennes ou d'origine inconnue continuent d'affluer ou de se manifester sur ses abords immédiats. Certaines disparaissent sans laisser de traces notables ; d'autres, inégalement documentées, sont absorbées par de nouveaux peuples, non sans avoir tiré profit de la Mésopotamie : les Élamites — que Clarisse Herrenschmidt étudie ici —, ses voisins du Sud-Est, peu à peu envahis, à la fin du – II^e millénaire par des Iraniens, et les Hittites d'Asie Mineure, indo-européens comme eux. Mais toutes participent, à quelque titre, de la même civilisation, par les échanges commerciaux, les invasions pacifiques ou guerrières et les conquêtes. La diffusion de l'écriture cunéiforme, inventée en Mésopotamie, l'atteste, de même que les fragments de la riche mythologie qui ont inspiré les rédacteurs de la Bible et qui furent connus des Grecs.

À l'issue de l'histoire de la Mésopotamie, après la chute de l'Assyrie et, plus tard, entre les mains de Cyrus le Grand, de la Babylonie, les principaux acteurs qui occuperont la scène, hormis les Parthes, jusqu'à l'avènement de l'Islam se trouvent en place au I^er millénaire avant notre ère : les Iraniens, une première fois avec l'Empire achéménide (550-330 av. J.-C.) qui tombe sous les coups d'Alexandre le Grand, et une deuxième fois avec les Sassanides (226-651 apr. J.-C.) ; les Grecs, auxquels les royaumes hellénistiques, puis gréco-romains assureront une présence durable et une influence capitale dans tout le Moyen-Orient ; et enfin les Araméens, par quoi l'on désigne des peuples sémitiques qui ont fondé, au – II^e millénaire, en Syrie, des royaumes, dont celui de Damas, le plus connu grâce au témoignage de la Bible.

Ainsi, à la veille de l'Islam, trois grandes cultures, millénaires, l'une sémitique, les autres indo-européennes, imprègnent l'ensemble de la région et continuent de le faire de concert pendant les premiers siècles de l'Islam. Pour autant, la personnalité de chacune d'elles n'a cessé de s'affirmer par-delà les symbioses nouvelles, y compris au sein des religions universelles. En témoignent la renaissance de la culture iranienne sous l'Islam, à partir du Xe siècle de notre ère, ainsi que la persistance, jusqu'au IXe siècle, du fonds araméen, exprimé en langue syriaque, rameau de l'araméen adopté par les schismes nestoriens et jacobites et par lequel ceux-ci firent passer en arabe une grande part de l'héritage philosophique et scientifique grec. Quant à ce dernier, les siècles d'hellénisation du Moyen-Orient le mettaient à portée de main, sans qu'il fût besoin d'aller le cueillir ailleurs que dans les écoles de philosophie et de théologie qui perpétuaient son enseignement après la conquête musulmane.

Les Araméens, et plus généralement les Sémites occidentaux, auraient donc mérité ici un développement particulier, qui en aurait éclairé la voie singulière, différente de celle des Sémites orientaux que nous présente Jean Bottéro. Car, dans l'optique mésopotamienne, ce sont eux qui constituent l'intermédiaire le plus direct avec les Sémites méridionaux, ceux de la péninsule arabique d'où sont issus les Arabes, et avec la culture arabo-musulmane, devenue au VIIIe siècle la grande culture d'empire que l'on sait, avant de céder du terrain devant la persane et la turque. De fait, la langue arabe apparaît comme l'héritière du millénaire araméen, puisqu'elle se coule dans le même moule et va jusqu'à absorber des pans entiers de son lexique. La culture araméenne avait connu son plus grand essor après l'annexion des royaumes de Syrie par les Assyriens (Damas est prise en –732), suivis des Babyloniens et, après –538, des Perses achéménides. L'araméen avait adopté des Phéniciens le système alphabétique et, fort de cette simplification, était devenu la langue internationale du Moyen-Orient, renforcée dans ce statut

par les Perses achéménides. Il se substitue à tous les parlers sémitiques du Croissant fertile et élimine les sémitiques orientaux : l'assyrien et le babylonien, comme le fera plus tard l'arabe pour de multiples parlers sémitiques. C'est l'écriture araméenne qui est à l'origine de l'hébreu dit « carré » et, par l'intermédiaire du nabatéen, de l'écriture arabe.

C'est donc par l'écriture que l'arabe peut être rattaché à l'araméen et, au-delà, à la Mésopotamie, par certains traits de l'écriture cunéiforme que décrit Jean Bottéro. Plus sûrement que les mythes et la religion, à peine documentés pour la péninsule Arabique avant l'Islam, puisque les stèles ne comportent souvent que de brèves dédicaces, et jamais des récits aussi riches que ceux découverts dans le sous-sol de l'Iraq et de l'Iran. L'enquête menée dans cet ouvrage sur les relations entre l'écriture, la raison et la religion ne peut donc avoir d'équivalent pour le domaine arabe pré-islamique. Par contre, elle se justifie pleinement pour la période islamique. Il suffit, pour s'en convaincre, d'évoquer la place centrale occupée par l'écrit dans le dogme musulman. Nulle part ailleurs une théologie des « religions du Livre » ne fut pareillement développée autour des idées de texte incréé et de falsification des révélations antérieures.

En réalité, des deux rameaux de la civilisation mésopotamienne, l'occidental se trouve aujourd'hui en meilleure position pour défricher son passé. Près de deux siècles de découvertes archéologiques, de déchiffrements et d'analyses lui ont permis de conquérir des pans toujours plus vastes de sa propre histoire, et de restituer, au passage, le propre passé de l'Orient. Bien avant l'archéologie biblique, l'exploration du Moyen-Orient par des voyageurs européens recomposait ce que le XIX^e^ siècle nommait « la géographie sacrée ». La recherche des sites de la Bible, après ceux de la civilisation gréco-romaine, s'accompagna petit à petit d'enquêtes chez les nomades arabes, censés fournir une image de l'état des Hébreux avant Israël.

Le résultat inattendu des fouilles archéologiques fut de voir

reculer le passé de plusieurs millénaires et d'ébranler le mythe des deux origines ultimes de l'Occident : la Grèce et la Bible. Jean Bottéro a dit ailleurs[1] les conséquences incalculables des découvertes de l'assyriologie sur la vision du passé et Jean-Pierre Vernant a montré comment la raison positive des Grecs ne s'est pas constituée *ex nihilo*, mais à partir des mythes cosmogoniques empruntés à la Mésopotamie.

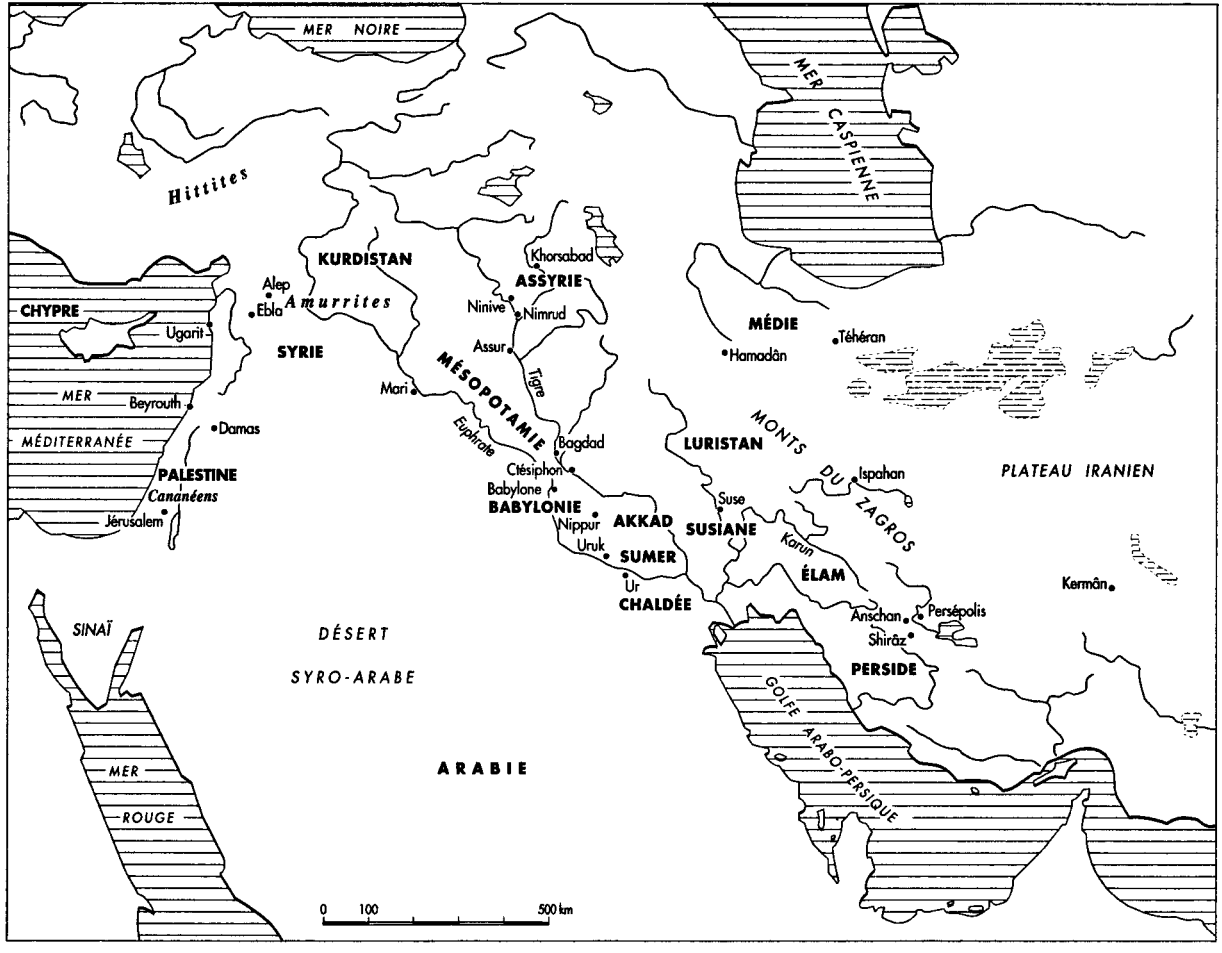
Cette idée d'une source « orientale » de l'Occident, qui rencontre bien des résistances, continue de faire son chemin. Il n'est pas certain, pourtant, qu'elle triomphe tant l'idéologie des origines demeure imperméable aux faits avérés par la science historique. On peut douter, en outre, qu'elle se suffise d'une investigation univoque. Et peut-être faut-il se demander, en effet, si la conquête indéfiniment poursuivie par l'Occident de son propre passé et de celui des autres civilisations ne doit pas s'accompagner d'une recherche similaire, par celles-ci, de leurs origines.

On en est bien éloigné avec l'Orient, en dépit de la présence incontournable, sur le sol même du Moyen-Orient, des vestiges anciens et de la prise en charge croissante des fouilles archéologiques par les nouveaux États. En réalité, le passé lointain, rehaussé par les monuments prestigieux, est souvent mis au service d'idéologies nationalistes, dans le temps où l'on continue de tenir l'avènement de l'Islam comme un moment fondateur sans antécédent, sinon l'ethnie sublimée des Arabes. Il n'est pas sûr, cependant, que le dogme religieux soit seul responsable de cette vision réductrice de l'histoire. Si celui-ci pense la Révélation coranique comme le « sceau » des révélations antérieures, au sens de leur clôture, il n'a jamais empêché l'investigation des autres cultures et civilisations. Les lettrés de jadis n'ont d'ailleurs pas hésité à recueillir le patrimoine culturel grec et persan, et à explorer l'histoire et les sciences des autres peuples. Quant à la Mésopotamie, un grand esprit comme Ibn Khaldoun, ne soupçonnait-il pas déjà son riche héritage : « Où sont les sciences des Perses (...) ? Où sont les sciences des Chaldéens, des

1. *Mésopotamie. La raison, l'écriture et les dieux*, Gallimard, 1986, p. 44.

Assyriens, des Babyloniens ? Où sont leurs œuvres et les résultats qu'ils ont acquis[1] ? »

1. *Peuples et nations du monde*, éd. Sindbad/ Actes Sud, 1986, 1995, v. 1, p. 109.


MER NOIRE
MER CASPIENNE
Hittites
KURDISTAN
Alep
Ebla
Amurrites
ASSYRIE
Khorsabad
Ninive
Nimrud
CHYPRE
Ugarit
SYRIE
Assur
MÉDIE
Téhéran
Hamadân
MER
Beyrouth
Damas
Mari
MÉSOPOTAMIE
Tigre
Euphrate
MÉDITERRANÉE
Bagdad
LURISTAN
MONTS DU ZAGROS
PLATEAU IRANIEN
Ctésiphon
Babylone
Ispahan
PALESTINE
Cananéens
Jérusalem
BABYLONIE
Nippur
AKKAD
SUSIANE
Suse
Karun
Uruk
SUMER
ÉLAM
Kermân
Ur
CHALDÉE
Anschan
Persépolis
Shirâz
SINAÏ
DÉSERT
SYRO-ARABE
PERSIDE
GOLFE ARABO-PERSIQUE
ARABIE
MER ROUGE
0 100 500 km